

Élisabeth CLEMENTZ

Le retable d'Issenheim et la pratique thérapeutique des antonins

Le retable d'Issenheim est une œuvre mondialement connue, mais nous disposons de très peu d'informations sur sa genèse et sur son commanditaire, Guy Guers, précepteur à Issenheim de 1490 à 1516. L'identité du peintre, Matthias Grünewald, pose également problème, car son nom n'apparaît dans aucune source avant le XVII^e siècle. Deux personnes au moins entrent en ligne de compte : Mathis Grün et Mathis Nithard. Depuis l'exposition consacrée à Grünewald en 2007, l'accord s'est fait pour attribuer le retable à Mathis Nithard. Il a probablement été réalisé entre 1512 et 1516.

À leur entrée à l'hôpital d'Issenheim, « les malades étaient conduits dans l'église, dans la mesure où leur état de santé le permettait, non pas dans l'attente d'un miracle, mais pour trouver consolation et réconfort, et avant tout pour jurer entre les mains du précepteur obéissance et fidélité à l'ordre et à ses représentants. Ils devaient également promettre de vivre honnêtement et pieusement conformément aux statuts¹ ». Dans ce contexte, on peut aisément imaginer l'impact du retable sur le malade qui venait d'être admis à l'hôpital. Selon Adalbert Mischlewski, « même si pour le moment, il n'y a aucun témoignage précis allant dans ce sens, cet acte solennel se déroulait très probablement devant l'imposante statue du saint² ».

Le rôle du retable dans la thérapie mise en œuvre par les antonins est encore suggéré par la porte située au fond du chœur de l'église, qui permettait au malade d'y accéder directement depuis l'hôpital³. La présentation du retable variait selon le temps liturgique, mais dans deux ouvertures sur trois, le malade se trouvait en présence de saint Antoine, le patron de l'ordre, qui guérit la maladie appelée feu Saint-Antoine, ou qui peut la provoquer si on lui manque de respect. En effet, dans les sources, la maladie est parfois appelée « la vengeance de Saint-Antoine » (*sankt Antonius rache*⁴). Dans la scène dite de la « tentation » ou plutôt des souffrances de saint Antoine, Grünewald a représenté un malade à l'aspect repoussant, vêtu d'une cagoule rouge, au ventre gonflé couvert d'abcès. Son bras gauche levé est un moignon desséché. Ces symptômes sont ceux de l'ergotisme. Quant aux diables et autres animaux effrayants qui peuplent cette scène, ils pourraient évoquer les hallucinations de la vue et de l'ouïe, caractéristiques de l'intoxication ergotée – l'ergot de seigle contient du LSD⁵. Mais malgré la violence des attaques subies, saint Antoine apparaît victorieux : son corps n'est pas atteint ; même ses habits sont intacts. Cette scène peut donc être interprétée comme un encouragement à supporter les attaques de la maladie dans l'espoir de la surmonter.

Ci-contre, de gauche à droite

L'Agression de saint Antoine par les démons, retable d'Issenheim

MATHIS GOTHART NITHART, dit GRÜNEWALD (Wurzbourg, vers 1475/1480 - Halle-sur-la-Salle, 1528) et NICOLAS DE HAGUENAU (cité à Strasbourg de 1485 à 1526)

Entre 1512 et 1516

Peinture à tempera et à l'huile sur panneaux de tilleul

Colmar, musée Unterlinden

La visite de saint Antoine à saint Paul ermite, retable d'Issenheim

MATHIS GOTHART NITHART, dit GRÜNEWALD (Wurzbourg, vers 1475/1480 - Halle-sur-la-Salle, 1528) et NICOLAS DE HAGUENAU (cité à Strasbourg de 1485 à 1526)

Entre 1512 et 1516

Peinture à tempera et à l'huile sur panneaux de tilleul

Colmar, musée Unterlinden

1 MISCHLEWSKI A., « Die Auftraggeber des Isenheimer Altares », *Cahiers alsaciens d'archéologie d'art et d'histoire*, 19, 1976, p. 15-26, ici p. 18.

2 *Ibid.*, p. 18, note 10.

3 AD Rhône 49H 699, reproduit dans CLEMENTZ É., *Les antonins d'Issenheim. Essor et dérive d'une vocation hospitalière à la lumière du temporel*, Strasbourg, Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, 1998, p. 130.

4 *Ibid.*, p. 51-53.

5 *Ibid.*, p. 283.





Le miracle des Ardents cat. 54
Gabriel-François Doyen (1726-1806)
Vers 1765
Huile sur toile

Douai, musée de la Chartreuse, inv. 2855

Pour des raisons de conservation, cette œuvre n'a pu être déplacée pour l'exposition.

Apparu en Europe au ^x siècle, le mal des Ardents ou feu de Saint-Antoine figure parmi les fléaux les plus meurtriers de l'Occident médiéval. Si les hospitaliers de Saint-Antoine se spécialisent dès la fondation de leur maison de l'Aumône dans le traitement de la pandémie, le recours aux saints thaumaturges est particulièrement prégnant. *Le miracle des ardents* commandé en 1762 à Gabriel-François Doyen pour l'église Saint-Roch à Paris donna lieu à de nombreuses versions. L'artiste illustre ici l'un des épisodes survenu en 1130 à Paris au cours duquel l'intercession à sainte Geneviève permit d'éradiquer le mal. G.M.

Par ailleurs, dans la scène de la rencontre entre saint Antoine et saint Paul dans le désert, Grünewald, au pied de ce dernier, a représenté quatorze plantes : plantain majeur, plantain lancéolé, verveine, renoncule bulbeuse, scrofulaire aquatique, lamier blanc, chiendent, véronique, gentiane, dompte-venin, trèfle rampant, souchet blanc, épeautre et pavot⁶. Ces plantes et le malade atteint du feu Saint-Antoine sont symétriques par rapport à l'axe médian du retable. Faut-il y voir une relation entre la maladie et le remède pour la combattre ? En effet, d'après le Dr. Wiest, « bon nombre de ces plantes contiennent des principes actifs, encore utilisés en pharmacologie de nos jours, qui ont pu être vraisemblablement bénéfiques dans le traitement de l'ergotisme⁷ ». Il attire également notre attention sur la présence de lichen, *Usnea barbata*, qui, pendant aux branches des hêtres au-dessus de mille mètres d'altitude, figure dans cette même scène de la rencontre des deux ermites. Il contient une substance antibiotique. Des quatorze plantes représentées au pied des ermites, huit sont réputées efficaces dans le traitement de l'ergotisme, les six autres ont des qualités pour guérir les inflammations et les abcès. Ainsi, le plantain majeur et le plantain lancéolé sont réputés assécher les plaies. La verveine est souveraine contre la gangrène⁸. Le pavot, lui, est non seulement un analgésique, mais il a aussi des effets vasodilatateurs, qui combattent la vasoconstriction liée à l'ingestion d'ergot⁹.

6 KÜHN W., « Grünewalds Isenheimer Altar als Darstellung mittelalterlicher Heilkräuter », *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar*, 1951-1952, p. 20-27.

7 WIEST J.-P., *Le feu Saint-Antoine ou mal des ardents en Alsace*, thèse d'exercice de médecine sous la dir. de Georges Schaff, université Louis-Pasteur de Strasbourg, 1981, 1 vol. p. 152. Pour le traitement, voir aussi DELAIGUE R., *Le feu Saint-Antoine et l'étonnante intoxication ergotée. Contribution à l'étude du mal des ardents et de l'ergotisme*, Saint-Romain-en-Gal, Armine-Édiculture, 2002, p. 73-76.

8 FEHRINGER B. (dir.), *Das « Speyerer Kräuterbuch » mit den Heilpflanzen Hildegards von Bingen. Eine Studie zur mittelhochdeutschen Physica-Rezeption mit kritischer Ausgabe des Textes*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994, p. 154-155 et p. 198-199.

9 WIEST J.-P., *Le feu Saint-Antoine*, op. cit., p. 152.



Episode de la peste de 1720 à Aix cat. 53

François Marius Granet (1775-1849) (Attribué à)

Fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle

Crayon, encre et lavis sur papier

Paris, musée du Louvre - département des arts graphiques, inv. 26926

Le 27 mai 1720, le *Grand Saint-Antoine* accoste à Marseille en provenance du Levant entraînant dans son sillage les miasmes de la peste qui s'abat sur la ville et gagne bientôt la Provence. Les chroniqueurs décrivent les « vapeurs malignes qui sortent des maisons », « l'odeur puante et cadavéreuse des corps et des malades qui remplissent le pavé » obligeant les hôpitaux à se structurer. Dans ce contexte, les hospitaliers de Saint-Antoine ouvrent les portes de leur hôpital phocéén. Ces scènes d'épouvante trouvent un écho favorable chez les artistes, à l'instar de Jacques-Louis David ou de François-Marius Granet, narrateurs d'un événement qui cessera en 1722. Cet *Episode de la peste de 1720 à Aix*, dans une dramaturgie accentuée par un clair-obscur feint, montre l'enlèvement des cadavres hissés sur une charrette, procédure décrite dans le *Journal de l'année de la peste* comme « si odieuse et si risquée que l'on se plaignait que les porteurs ne prissent plus souci de débarrasser les maisons dont tous les habitants étaient morts », la médecine étant encore impuissante face à ce fléau. G.M.